L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 mai 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	16
Midi.....	76	22
3 P. M.....	72	20
6 P. M.....	74	23

La Législature.

Conformément à la loi suivant laquelle la législature de la Louisiane doit siéger tous les deux ans, les portes du palais du gouvernement se sont ouvertes hier devant les membres de l'assemblée générale.

Cette Assemblée, élue récemment, comprend beaucoup d'hommes nouveaux, surtout la Chambre, où plus de la moitié des membres siègent pour la première fois à Baton Rouge. Elle a devant elle une grande tâche, dont elle se tirera avec honneur en même temps qu'au profit de l'Etat.

Les grands progrès accomplis dans nos sphères agricoles, industrielles et commerciales sont indiscutables, et il dépend de nos législateurs qu'ils continuent.

Par l'élaboration de lois tendant à protéger les intérêts de la population, la législature maintiendra la Louisiane dans la voie heureuse où elle est engagée, elle la conduira au but glorieux qu'indique la prospérité des dernières années.

Il dépend des lois nouvelles qu'ils vont imposer, des amendements qu'ils vont apporter aux unes, des modifications qu'ils vont faire subir à d'autres, que la prospérité de notre Etat, en augmentant sans cesse vienne accroître la somme de bien-être de son peuple.

La législature a du reste débuté hier sous d'heureux auspices; l'harmonie a régné dès la première séance dans les deux chambres et c'est à une forte majorité que l'honorable Voegtle a été nommé président intérimaire du sénat, et à l'unanimité que M. Thomas a été élu par ses collègues speaker de la Chambre.

C'est d'heureux augure, non seulement les membres des deux Chambres ont fait des choix excellents, mais l'unanimité dont ils ont donné la preuve indique une harmonie de vues qui ne peut être qu'utile à leurs travaux.

IMPRESSIONS D'ACTRICE.

Paris, 30 avril.

Nos actrices et nos acteurs en renom, les actrices surtout, ont l'habitude de faire des tournées en Amérique. Certains hommes politiques les ont imités mais ils ne sont encore qu'une exception. Mme Simone Casimir-Périer revient donc des Etats-Unis et elle en revient ravie; elle y retournera. Elle vient de donner à un correspondant de la "Liberté" ces impressions de voyage avant de quitter New-York:

—"J'ai débuté au Daly's Theatre, dans le "Voleur", et c'était un peu une gageure. L'interprétation qui en avait été donnée précédemment à New York (on avait joué la pièce de Bernstein plus de trois cents fois déjà!) différait de la conception qui avait plu aux Parisiens. Les Américains y apportaient une fougue et un tempérament plus violents. Il faut en rechercher la raison en ceci: ils ont été davantage frappés jusqu'à présent par le fracas des pièces romantiques et romanesques. Ils aiment l'action lyrique, le morceau de bravoure, l'épisode éclatant.

"Ils sont moins épris du sobre réalisme, des émotions nuancées, de la force contenue qui constituent l'originalité de toute une catégorie d'œuvres modernes. C'est pourquoi j'ai dû entraîner peu à peu mon public à travers cet art plus subtil. Au premier abord, il a été déconcerté. Puis, il a réfléchi aux problèmes scéniques qui étaient posés devant lui et il en a suivi la solution avec un intérêt croissant.

"La "Rafale" a été accueillie avec une très grande faveur.

"Après cela, j'ai été passer une quinzaine à Boston, où j'ai fait une conférence à la "Drama League." J'ai tracé devant un auditoire de plus de deux mille personnes une esquisse de l'évolution théâtrale en France et comme, pour la première fois, je prenais ainsi la parole en une improvisation anglaise, je n'étais pas appréhension. Mais le zèle de ceux qui m'entouraient était tel que je me sentis vite rassurée. Plusieurs réceptions furent gentiment organisées en mon honneur par les clubs féminins.

"Comme elles aiment entendre parler de la France, les Américaines! Quelle curiosité les anime dès que l'on traite un sujet parisien! Et que de véritables lettrées parmi elles! Je ne m'étais jamais trouvée au milieu de tant de doctoresses d'avocates, de journalistes, d'authoresses, de femmes appartenant à toutes les professions libérales.

"Rappelée à New York par mes engagements je travaillai aux répétitions du "Retour de Jérusalem" dont je tenais à surveiller moi-même les moindres détails de mise-en-scène. Une élégante traduction du romancier bien connu Owen Johnson facilitait d'ailleurs ma tâche. J'étais d'autant plus anxieuse d'observer l'effet de la pièce de Donnay à New York que c'est, comme vous le savez, la plus importante capitale israélite du monde entier. Elle abrite, à l'heure actuelle, plus d'un million de juifs. Quelle serait leur attitude devant les péripéties de ce drame! Voilà l'interrogation que je me posai.

"A peine l'incident ne fut soulevé—sent qu'on fut obligé de mécontenter nombre de spectateurs qui ne pouvaient trouver place dans la salle. C'est à l'Hudson Theatre, à mon avis la plus élégante salle de spectacle d'ici, que commença cette sensationnelle série de représentations. Les principaux rabbins de New-York y assistèrent et discutèrent ensuite avec moi les idées de Maurice Donnay— chacun d'eux, du reste, adoptant un point de vue totalement différent. Pour vous dire l'intérêt purement intellectuel de cette discussion, qui resta d'une parfaite courtoisie dans tous les camps, deux rabbins, la semaine de la première, prirent le thème du "Retour de Jérusalem" pour sujet de sermon à l'office de leur synagogue.

"La vie intense, qui est pour d'autres une si terrible sujétion, m'a reposée. On vit ici dans une atmosphère de sérénité qui manque un peu à notre esprit latin épris de complications psychologiques. Je vous assure qu'il fait bon se retremper dans les claires lumières de New York dont le ciel n'a parfois d'égal que celui de Venise.

"Peut être les Américains qui conservent dans leurs théâtres une naïveté et une fraîcheur de sentiment charmantes sont-ils, après tout, dans la vérité. Toutes leurs pièces, où l'on rencontre étrangement mêlés une étonnante désinvolture vis-à-vis des traditions, d'audacieuses trouvailles tragiques ou comiques, un souci constant de moralité, se terminent invariablement par le triomphe de l'optimisme."

Avions & Bateaux.

Paris, 30 avril:

Un officier d'état-major vient de publier dans l' "Echo de Paris" une série d'articles ayant pour but de mettre notre pays en garde contre un emballement irraisonné en faveur de l'aviation militaire. Il a pris pour titre: "La maîtrise de l'air et la maîtrise de la mer." La comparaison mérite en effet réflexion. Si l'enthousiasme et la générosité spontanée du pays peuvent aller au moyen de défense national qui paraît le plus efficace, ils peuvent avec juste raison se partager entre le domaine aérien et le domaine maritime. L'auteur des articles en question s'attache à montrer que, jusqu'à présent, pour précieux que soit l'avion militaire, il ne saurait être qu'un auxiliaire des armées, et presque uniquement un instrument de reconnaissance, fort imparfait par certains côtés. Sa vitesse même et la hauteur où il devra se tenir nuiront à la précision de son observation. Les forces navales, tout en opérant à part et sur un tout autre théâtre, n'en sont pas moins elles aussi des auxiliaires de l'armée de terre, auxiliaires peut-être indispensables en cas de guerre contre l'Allemagne. Si leur influence sur la situation des troupes terrestres semble lointaine et détournée, une analyse des conditions faites au territoire par une guerre prolongée montre qu'elle pourrait prendre bientôt l'un des premiers rangs dans les préoccupations du gouvernement et du généralissime. Bientôt, en effet, l'approvisionnement des armées et celui même de la population civile reposerait nécessairement, pour une part croissante, sur l'importation maritime.

Telle est, du moins, l'opinion nettement exprimée par l'écrivain de l' "Echo de Paris." Sans entrer dans l'examen d'une question qui est de la compétence de notre excellent ami Charles Malo, nous rencontrons, d'ailleurs, sous la plume de l'officier d'état-major anonyme, un autre argument, celui-là indiscuté aujourd'hui. Il s'agit de la protection des colonies. Elles ne se conservent que par la maîtrise de la mer. L'histoire a, jusqu'ici, prouvé que les nations n'ont droit qu'aux colonies que leur flotte est capable de défendre. Pas d'exemple plus frappant que celui de la guerre hispano-américaine. L'Espagne avait rassemblé à Cuba une armée de deux cent mille hommes, mais elle était incapable de s'assurer la maîtrise de la mer: après la destruction de sa flotte à Santiago, cette armée de deux cent mille hommes était perdue; avec des forces très inférieures, les Etats-Unis étaient certains de triompher: il suffisait de laisser aux Espagnols le temps de s'user. Jamais cette dépendance des colonies vis-à-vis de la mère-patrie, c'est-à-dire de la flotte, n'a été si étroite qu'aujourd'hui. Les profondes modifications qui se sont produites dans l'armement, son extrême complexité, l'énorme consommation des munitions diminuent encore la durée d'existence dont est susceptible un corps d'occupation livré à ses seules ressources: coupé du territoire métropolitain, il devient un organisme qui dépérit et meurt bien plus rapidement que du temps de Montcalm ou de Dupleix.

A cet égard, l'importance de l'armement maritime est indiscutablement, pour notre pays, de premier ordre. La valeur paraît aussi certaine que la valeur encore imprécise de l'arme aérienne, dont le commandant Renard nous disait, il y a quelques jours, les dangers subsistants. Pour éviter un découragement éventuel qu'il nous faisait craindre, l'opinion publique ferait bien de reporter une large part de son élan patriotique sur cette marine qui ne risque pas de lui causer les mêmes déceptions. Les raisons qui rendent l'aviation populaire parlent aussi haut en faveur de la marine. Au fond, ne sont-elles pas résumées dans l'espoir que nous donne une arme destinée à rendre vaine la loi du nombre? C'est par le nombre que l'Allemagne pense nous écraser. Nous en appelons à nos supériorités intellectuelles et morales, au génie inventif de notre race, à l'audace héroïque de nos officiers, à la puissance financière de notre épargne. Or, nulle part plus qu'en marine ces forces et ces vertus ne dominent la matière. Elles nous ont donné, avec nos grands marins de tous les temps et le matériel le plus perfectionné qu'aient connu les siècles passés, les merveilles morales et mécaniques accumulées avec leur équipage et leurs mécanismes dans la coque exiguë de nos sous-marins du vingtième siècle. Sachons voir que là trouvent leur emploi les dons supérieurs de notre pays et de notre peuple, ceux par lesquels il peut encore l'emporter sur ses rivaux et sauvegarder l'immense empire qu'il a créé.—G. B.

LE BAVARDING CLUB.

Quelques femmes, amies du grand air, viennent d'avoir une idée originale:

Un Comité vient de se former pour la création du "Bavarding Club". C'est une sorte de salon en plein air qui tiendra ses assises à deux pas du Pavillon Chinois, au Bois de Boulogne, dit le "Gil Blas" qui ajoute:

Ce cercle, quoique en plein air, sera très fermé, et l'on n'y sera admis qu'après avoir été accepté par une Commission composée de trois membres. Toutes les discussions d'ordre politique ou religieux y seront rigoureusement interdites.

Le "Bavarding Club" sera, tous les mardi et vendredi, un lieu de réunion où l'on fera assaut d'esprit sans trop égratigner les absents. Chacun pour soi, telle est sa règle principale, et les messieurs qui en feront partie ne seront nullement obligés à la moindre dépense pour une dame. Chacun fera son thé sur la pelouse, y apportera ses friandises, ses gâteaux, et réglera moyennant 0 fr. 10, le prix de sa chaise.

Au moins, ce n'est pas cher.

Chronique Parisienne

CIRQUES ET CLOWNS

A propos de la mort de Médrano.

Médrano est mort, Médrano l'amusant acrobate, le clown dont les farces ont diverti notre enfance et dont la bonne humeur déridait les gens de l'humeur la plus morose. Qui n'a pas applaudi le clown Boum-Boum! C'était le surnom qu'il s'était donné jadis lorsque dans un geste original il commandait aux musiciens de jouer. Il a fallu qu'il meure pour faire pleurer autour de lui. Le clown Boum-Boum ou le directeur Médrano, double incarnation de la même personnalité, était un être qui avait non seulement le don d'amuser, mais il était bon et sensible au possible.

Dans un récit très émouvant M. Jules Claretie a raconté jadis un trait qui est tout à l'honneur de Boum Boum. En voici un résumé succinct: un pauvre petit garçon était malade: peu lui importaient ses souffrances; il pleurait à l'idée de ne pouvoir aller au Cirque voir et applaudir Boum Boum. Comment ce désir aussi innocent qu'irréalisable fut-il rapporté à Boum Boum, je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que, dès qu'il fut au courant du vœu du petit malade, Médrano, sans rien dire à personne, rentra dans la loge, abandonnant toute répétition, tout travail; il se maquilla, endossa son costume de clown et se rendit au chevet du jeune garçon; il commença ses tours dans la chambre, amusa le pauvre petit aussi longtemps qu'il put, et lui procura une heure de joie avant l'heure suprême qui devait, hélas! moissonner l'enfant. La spontanéité de ce geste, la gentillesse émue de ce mouvement diront mieux que toutes les phrases de regret combien de douceur et de cœur cachait le bon Médrano sous son masque fait pour les grimaces et les contorsions.

Il appartenait à cette caste spéciale qu'on appelle les forains et qui possède une aristocratie comme toutes les corporations. Ce sont de vraies dynasties que ces propriétaires de cirques, de ménageries, de théâtres roulants; et si dans ce monde on se fait concurrence sur le champ de foire, on n'en est pas moins uni quand les lampions sont éteints et que les clowns sont démaquillés ou les fauves endormis.

J'ai connu Bidel; il était très fier du renom d'honneur et de probité qu'il s'était acquis par une existence toute consacrée au travail. Il m'avait souvent conté ses débuts avec une paire de loupe, qu'à force de privations—pour lui, bien entendu—il avait payé cinquante francs. Avec le bénéfice qu'il retira en exploitant ces loupe il avait acheté un crocodile, puis un lion; et ce fut là l'origine d'une fortune très réelle. Son beau-frère était le dompteur Alexiano, lui aussi propriétaire d'une très belle ménagerie. Bidel avait somptueusement marié un fils à Mlle Sabine Rancy, une fille de Mme Rancy, fille elle-même du fameux M. Loyal, et propriétaire du cirque Rancy, qui est l'orgueil de tous les champs de foire. Vous avez sans doute entendu parler du clown Gougou, qui fit fureur à Paris et à Londres, Gougou avec sa ligne au bout de laquelle il pêchait une éternelle carotte, Gougou avec ses oies savantes! Quelles fusées de rires il a fait éclater, celui là, parmi les grands comme parmi les petits! Parent aussi des Rancy, le prestid gitateur Pietro Gallici, qui avait marié une de ses filles avec un fils Rancy et qui me raconta qu'il avait inauguré sa carrière en faisant des boniments à la porte d'un charlatan. Pietro Gallici possède aujourd'hui une superbe villa dans la banlieue parisienne.

L'oncle de Pietro Gallici était le célèbre Loramus, un prestidigitateur qui amusait follement le public. Il avait imaginé, pour attirer les spectateurs, de mettre une montre en loterie; et par un hasard étrange, qui était un des tours de prestidigitation les plus réussis, il gagnait toujours sa montre. L'histoire est tellement drôle et si joliment racontée que les dupés étaient les premiers à rire et se gardaient bien d'éventer la mèche aux spectateurs suivants.

Je me souviens aussi d'un beau vieillard — On l'appelait papa Valentin. Avec sa superbe barbe blanche il avait l'air d'un druide. C'était l'inventeur de la ventriloquie; c'est lui qui avait été convié aux Tuileries pour amuser les enfants du roi Louis-Philippe avec Fourjou, la poupée parlante. Valentin, qui est mort il y a une dizaine d'années, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, exhibait avec orgueil une montre en or que le Roi lui avait donnée, en plus du cachet stipulé, comme témoignage de satisfaction. Et comme le ventriloque ne perdait jamais ses droits, Valentin faisait croire qu'elle sonnait les heures; il imitait si bien la sonnerie que les plus avertis se laissaient prendre à la supercherie. Il fallait entendre Valentin raconter les souvenirs pénibles du début; car tout n'est pas rose dans la carrière d'un forain. Un huissier avait voulu saisir "Fourjou". Valentin eut toutes les peines du monde à faire comprendre à cet homme de loi que cette poupée était un gagne-pain. L'huissier était insensible. Valentin apprend par hasard un détail de la vie intime de l'huissier. Une voix sortie on sait d'où raconte le fait à l'officier ministériel atterré. L'huissier accorde tous les délais voulus pour le paiement, et la saisie n'eut pas lieu. Le ventriloquie avait eu raison de la loi!

Les histoires de ce genre abondent parmi les récits des clowns et des forains; car il est facile de comprendre que les débuts sont durs: mais les clowns qui ont de l'adresse et de la souplesse emploient leur agilité à tourner les difficultés de la vie.

Auguste est une création récente. Il date de 1874. Ce fut un nommé Guyon qui fit d'Auguste un type parisien, nageant dans un habit surranné, avec un gilet blanc, avec des gants trop longs, avec une énorme cravate blanche ou rouge, avec le nez rubicond, avec les lèvres démesurément agrandies par le rouge. L'Auguste de Guyon, Auguste devenu classique, est le type de l'idiot, de l'inutile; il imite les écuyères, les équilibristes, il arrive toujours en retard. Les enfants l'adorent, le hèlent dans les cirques, et l'appellent familièrement Guguesse.

Ce rôle est généralement le rôle de début des clowns: il peut aussi devenir une punition. Je me souviens que Rancy infligeait à ses fils, quand leurs notes de classe au lycée avaient été mauvaises, "huit jours d'Auguste". Les coups du personnel de la troupe pleuvaient sur Auguste, et c'était là la vengeance du papa Rancy.

Il y a de la discipline chez les forains, comme on le voit. Pour faire un bon clown il faut être sobre, il faut travailler sans cesse, aussi bien que pour faire un bon négociant. Et s'il fait rire, il ne rit pas toujours lui-même, hélas! Rappelez-vous le sujet de "Paillasse" ou de "La Femme de Tabarin". Il y a aussi de la tragédie sous ce masque blanc.

TOUT-PARIS.

Revue des Deux Mondes

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er mai 1912.

I.—La guerre de 1870.—II. Forbach.—(6 août 1870), par M. Emile Ollivier, de l'Académie française.

II.—Stéphanie, troisième partie, par M. Paul Adam.

III.—La Nouvelle Couvée (Lettres à Françoise), dernière partie, par M. Marcel Prévost, de l'Académie française.

IV.—La Situation des Indigènes et le Crédit Agricole en Algérie, par M. Raymond Aynard.

V.—Un Français Vice-Roi de la Plata—Jacques de Liniers, Comte de Buenos-Ayres, par M. Paul Groussac.

VI.—La Force Financière des Etats, par M. Raphael-Georges Lévy.

VII.—Le Vent et la Navigation Aérienne, par M. P. Banet-Rivet.

VIII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie Française.

IX.—Bulletin Bibliographique.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12.. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

$16.10.. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3 00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | 1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 81 Commencé le 8 février 1912

LE Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

SECONDE PARTIE

IX

Suite.

Mais je ne suis pas ici pour me plaindre.

Elle ferma les yeux, se renversa en arrière, il crut qu'elle s'évanouissait.

—Qu'avez-vous? Vous souffrez? Voulez-vous que je sonne.....

—Inutile, répondit la jeune femme sans bouger. Cela va se dissiper.... ce n'est rien.

—Pardonnez-moi, je suis à moitié fou. Je ne sais ce que je dis.... je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ce que je ressens.

Vous revoir en cet état! quand la dernière vision qui m'est restée de vous était si délicieuse,...

Il essuya furtivement ses paupières humides, puis reprit avec effort:

—Enfin, vous êtes là.... vous vivez.... c'est l'essentiel. Je me dois de vous rendre le bonheur...

D'un geste désolé elle interrompit le jeune ministre.

—Vous ne pouvez rien pour moi, Michel; entre nous, il y a désormais l'irréparable.

—Que voulez-vous dire?

—Qu'il n'est plus de bonheur possible.... que je sois près de vous une dernière fois, afin de vous apprendre ce que vous devez savoir, et qu'ensuite je partirai pour toujours....

—Pour toujours?

—Hélas! Je l'ai juré. Il faut que je tienne mon serment.

—Je perds la raison, n'est-ce pas? j'entends mal? Me quitter? fuir encore?

N'ai je point assez souffert? n'ai-je point assez expié ma faute? Refuserez-vous de me pardonner?

—Oh! Michel, il n'est pas question de nous. Ce que vous m'avez fait.... je l'ai pardonné depuis longtemps.

On ne lutte pas contre son cœur. Votre cœur vous a poussé vers France Rochester, vous avez cédé à votre inclination... Je respecte trop la liberté morale pour ne pas admettre cela.

Que je souffre de voir mon beau rêve évanoui, c'est naturel mais....

— Françoise! Françoise, je vous aime.... je vous jure que je vous aime, c'est un cruel malentendu. Permettez que je le dissipe....

Elle eut de nouveau son pauvre sourire navré.

A quoi bon maintenant? Ne parlez pas si vos paroles doivent aviver mes regrets. Michel, je ne m'appartiens plus.... Michel, je suis la femme d'un autre .... C'est fini, c'est fini.....

Tout d'abord il ne voulut pas le croire, il pensa qu'elle déraisonnait. Saisissant ses deux petites mains, les posant sur sa poitrine tumultueuse, il approcha du doux visage de Françoise, sa face ardente.

—Regardez moi, dit-il, regardez-moi au fond des yeux.... je veux lire dans les vôtres....

— Ce n'est guère difficile! Vous verrez dans mes yeux un immense désespoir, une douleur sans bornes, un dégoût de vivre si profond que je me serais déjà tuée, si on ne m'avait condamnée à l'existence pour quelque temps encore.

—Donc, je dois vous croire, lorsque vous prononcez des paroles monstrueuses? Vous mariée? Allons c'est fou! et d'abord c'est impossible.

On ne se marie pas du jour au lendemain.

—Pardon!

—Il faut des publications légales.... il faut.....

—Une simple déclaration devant un registrar que je suis majeure, que je suis libre, que j'appartiens à la nationalité française, et que personne ne peut faire opposition à mon mariage.

Talbot recula.

—Alors, bégaya-t-il, vous êtes mariée en Angleterre?

—Oui, mon ami.... il fallait aller vite, le temps pressait. J'ai cédé à toutes les exigences....

Aussi bien je n'avais pas le choix.... la mort ou cette union exécrable. J'aurais préféré la mort si j'avais été seule en cause. Il y avait vous?

—Moi? Ah! ah! ah! moi? que viens-je faire dans cette histoire? que me racontez vous là?

Avouez donc, avouez donc la vérité.... dites qu'on vous a violentée, dites.... tout ce que vous voudrez. Mais pas ça! pas ça!

Moi, la cause de votre mariage avec un autre? Moi, moi?

Son rire strident, son rire affreux, désespérait la jeune femme. Elle voyait monter en lui une fureur que bientôt il ne pourrait plus contenir.

Alors ce seraient des cris, des éclats de voix qui mettraient l'hôtel en rumeur. Mme Talbot interviendrait.

—Je vous en conjure, Michel, calmez-vous? prie doucement Françoise. Ne vous laissez pas dominer par vos nerfs. Nous traversons tous deux une crise effroyable, cependant voyez, je me contiens.

A aucun prix votre mère ne doit savoir ce qui se passe; par pitié pour elle sinon pour moi, devenez raisonnable.

Tâchez de m'écouter tranquillement, ne vous excitez pas. Fureur inutile, maintenant que le mal est fait.

— Pourquoi essayez-vous de me tromper?

—Moi, vous tromper? combien vous êtes injuste! Je me sacrifie et vous m'accusez?

—Vous vous sacrifiez? Pour qui?

—Pour vous? faut-il le répéter encore?

—Qu'a-je besoin d'un sacrifice semblable! Vous voulez me leurrer ou bien on vous a leurrée.

—On ne m'a pas trompée malheureusement. Votre honneur était en cause, l'honneur de votre mère.

Au point où j'en étais....affligée, misérable.... j'ai cédé! Qu'est ce que l'abandon de ma fortune et de ma liberté en échange de votre libération?

Et puis, non, ce ne fut pas de l'héroïsme. Je reculai devant une mort violente, j'eus peur. N'est-ce pas naturel?

La mort en soi ne m'épouvante guère. Ce que je redoute, ce sont les horreurs d'un assassinat, les angoisses de la victime qui sait que ses minutes sont comptées. Et je me trouvais dans cette situation.

Alors vous comprenez...D'autant que, par surcroit je vous sauvais de l'ignominie.

Michel, sachez-le, je puis vous mépriser, je ne puis cesser de vous chérir. Vous que j'ai placé si haut dans mon admiration fervente, vous déchoir? Impossible!

Savoir que l'on traîne dans la fange un nom que je vénère, un honneur qui m'est plus précieux que le mien. Jamais!

—Vous m'affolez. Je ne demande si je vous entends bien. Dans quel piège ignoble êtes-vous tombée pauvre enfant?

Votre voix, votre regard éperdu me crient que vous ne mentez pas. Alors, vous êtes victime de la plus effroyable machination, car, sur la tête vénérée de ma mère, j'en fais serment, je n'ai rien à me reprocher.

Il n'est pas un acte de ma vie dont je doive rougir.

Mais elle, faisant un geste de doute, lui demanda simplement:

—N'avez-vous jamais eu de frère?

Michel sursauta, bouleversé par cette question.

—Si, répondit-il cependant, si Françoise! j'ai eu un frère.

—Ce frère ne porte pas le même nom que vous?

—En effet: ma mère fut mariée deux fois, mon frère est d'un premier lit.

Nous avons une différence d'âge de quatre ans.

—C'est bien cela. Il ne m'a pas trompée.

Et plus bas, pour elle-même, la jeune femme soupira.

—Le reste aussi est vrai par conséquent....

—D'où tenez-vous ces détails? fit Talbot. Qui vous a dit?

—Je vais vous l'apprendre en vous racontant ce qui m'est arrivé depuis ma disparition.

Venez mon ami, venez près de moi: je parlerai bas parce que je suis très lasse, et parce que personne au monde ne doit connaître ce que la fatalité m'a révélé.

***

Pour la commodité du récit, il nous semble préférable de reprendra les événements à l'heure où Françoise fut assaillie dans le parc de la Morinière par le "Chasseur Maudit."

Vaudreuil-Lesaigles, exécutant un projet longuement mûri avait décidé d'enlever la jeune femme dès son retour à la Morinière.